

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

NOS QUÊTES

Tous nos abonnés de Québec ont dû lire l'article qui va suivre : nous le publions à l'intention de ceux qui ne l'ont pas reçu. Tous y trouveront le résumé des différentes œuvres dont nous nous occupons. À ce simple énoncé, ils comprendront combien est grande la part laissée à la Providence, dans ces œuvres de charité. Puissent ils se sentir portés à nous venir en aide.

Ecole : — Vous connaissez déjà, sans doute, l'OEUVRE DE PATRONAGE établie à Québec depuis environ trente-cinq ans. Cette institution abrite actuellement 350 enfants pauvres auxquels nous donnons gratuitement l'instruction religieuse et intellectuelle, ainsi que toutes les fournitures classiques qu'exige cette double formation. De plus, parmi ces enfants pauvres, il y en a une centaine auxquels nous donnons chaque jour, pendant 10 mois de l'année, le repas du midi. Parmi ces pauvres petits, il y en a 250 environ que nous habillons complètement.

Maison de Famille : — L'OEUVRE du Patronage abrite encore dans ses murs une vingtaine d'orphelins âgés d'au moins quatorze ans, auxquels nous donnons chaque jour, nourriture, vêtements et coucher, jusqu'à ce qu'ils puissent gagner leur vie et se suffire à eux-mêmes. Notre maison remplace pour eux la famille dont le malheur les a privés. Ils apprennent chez nous ou dans les ateliers de la ville où nous les recommandons, les métiers qui sont le plus en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes. Leur entretien est tout entier à notre charge.

Le Petit Noviciat : — Ce n'est pas tout. Le Patronage se charge encore d'une autre OEUVRE plus intéressante en quelque sorte que les précédentes : cette OEUVRE est le Petit Noviciat. Au Petit Noviciat sont reçus les jeunes gens qui se sentant appelés de Dieu, ont quitté monde et famille pour venir se former à la vie religieuse, aux vertus sacerdotales, afin de consacrer, plus tard, leur vie tout entière, au service des pauvres, des ouvriers et des orphelins. Ces jeunes gens, trop pauvres eux-mêmes pour nous aider efficacement à faire face aux dépenses très lourdes de leur éducation, sont aussi entièrement à notre charge.

Cette énumération est plus que suffisante, je crois, pour vous faire comprendre l'étendue de l'Œuvre du Patronage dont Dieu nous a confié la garde. Comme vous devez le supposer, cette institution entraîne après elle de grandes dépenses ; et pour y faire face nous n'avons absolument aucune ressource assurée nous n'avons d'espoir qu'en Dieu et dans la charité chrétienne. Tous les ans nous avons coutume de passer nous-même dans toutes les rues de la ville, pour recevoir les aumônes en faveur du Patronage. Il nous eût été bien agréable de continuer cette année le même genre de quête. Malheureusement, une fatigue excessive nous en empêche complètement. Nos enfants sont de plus en plus nombreux, leurs besoins deviennent plus pressants, il nous est donc impossible de les abandonner. Or voici ce que nous vous proposons humblement, après y avoir bien réfléchi devant Dieu. Nous venons vous demander de consentir à nous réserver 25 cents par mois qu'une dame charitable et dévouée, munie de notre signature et ayant toute notre confiance, se chargera de collecter, chez vous, chaque mois. De cette façon, le sacrifice que nous attendons de votre gracieuse charité, vous paraîtra moins onéreux puisqu'il sera divisé. Moyennant cette aumône mensuelle, nous vous promettons une très large part dans toutes les prières, chapelets, communions et bonnes œuvres de nos enfants. De notre côté, nous nous engageons à recommander chaque jour à Dieu, au Saint Sacrifice de la Messe toutes vos intentions et affaires. Pour vous intéresser dès maintenant au bien que vous pourrez faire par votre aumône, permettez-moi de résumer les secours distribués l'année dernière.

320 Enfants ont été secourus

On a donné	1 ^o	10,000 DINERS
	2 ^o	360 CAPOTS ET BLOUSES
	3 ^o	300 PAIRES DE CHAUSSURES
	4 ^o	300 PAIRES DE BAS
	5 ^o	300 CHEMISES
	6 ^o	360 CASQUES
	7 ^o	360 PANTALONS

A. NUNESVAIS

prêtre de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

Les Petites Sœurs des Pauvres.

Peu d'instituts religieux se sont développés avec autant de rapidité que celui fondé par M. l'abbé Le Pailleur et une pauvre jeune fille de Saint-Servan, Marie Jamet. Cette congrégation compte aujourd'hui 5.000 religieuses et dirige 300 maisons qui abritent 397.688 vieillards des deux sexes. Tout ce monde vit de charité, et les petites Sœurs des Pauvres s'en vont, chaque jour, demander de porte en porte la nourriture qu'elles partageront avec leurs protégés.

Une des premières compagnes de la fondatrice restera comme le modèle de la sœur quêteuse. Elle s'appelait Jeanne Jugan. On a pu dire d'elle, qu'en plus des dons du Saint-Esprit, elle avait reçu le don de quête.

Nous allons emprunter à son historien les traits qui vont suivre.

« Lorsqu'on avait dit : Entrez ! on était surpris de rencontrer Jeanne toute prête à présenter sa requête, son panier et sa révérence. Dans les salons, dans les offices, dans les jardins, dans les bureaux, Jeanne faisait son apparition de la même manière douce, tranquille, persuasive.

..... Le banquier, occupé à passer la revue de ses journaux financiers ou plongé dans les complications de chiffres et d'affaires, voyait, en relevant la tête, Jeanne immobile dans un coin de la pièce, épiant le moment favorable :

Eh bien ! Jeanne, que faites-vous donc là ? —

— J'attends, mon bon Monsieur.

— Est-ce tout, Jeanne ?

— Je demande pour mes bonnes femmes.

— Vos bonnes femmes ! Pourquoi vous en êtes-vous chargée ? Allez-vous encore me les mettre sur le dos ?

— Nous nous les partagerons un peu pour aujourd'hui, mon bon Monsieur, si vous voulez bien ; vous les nourrirez et moi je les soignerai. Donnez moi grassement, et vous ne me verrez plus d'ici longtemps, ajoutait-elle humblement.

Puis elle continuait en y mettant tout son cœur : Je prierai pour vous, Monsieur : elles prieront aussi pour leur bienfaiteur, je leur apprendrai la reconnaissance.

L'homme d'affaires se sentait touché par la grâce, encore plus que par le ton discret de l'humble quêteuse, et souvent un billet de banque placé dans la main de Jeanne lui valait une seconde révérence de cette dernière, et les bénédictions de Dieu qu'elle réclamait pour récompenser l'aumône de ce riche.

Elle n'était pas toujours aussi bien reçue. Un jour elle aborde le cabinet d'un homme d'affaires, assez ignorant des coutumes de la charité, qui la reçoit en lui tournant le dos et en lui signifiant de le laisser à ses occupations. Au bout d'un quart-d'heure, le monsieur se détourne et est on ne peut plus surpris de trouver en face de lui Jeanne qui, avec son maintien modeste, attend près de la porte. Un flot de paroles grossières lui monte à la bouche et se déverse sur la pauvre fille qui baisse la tête, puis répond doucement :

« Oh ! Monsieur, comme vous avez raison, je mérite tout ce que vous dites et vous en remercie ; mais maintenant mes pauvres ont faim, qu'est-ce que vous allez donner pour eux ?... »

Et l'homme d'affaires sent ses entrailles s'émeouvoir devant ce procédé inattendu, il ouvre son porte-monnaie et donne tout ce qu'il contient.

Un autre jour Jeanne n'est pas plus heureuse : elle arrive chez un riche propriétaire qui, dans un moment de mauvaise humeur, fait retentir la maison de ses imprécations. La sainte fille ne trouve pas grâce devant sa fureur, et, aveuglé par la colère, il s'oublie jusqu'à la frapper en lui disant : « Voilà pour vous apprendre à venir m'ennuyer. »

Jeanne un peu rougissante de cet accueil auquel elle n'était pas encore habituée, se remet bien vite et reprend avec un doux sourire :

« C'est bien, mon cher Monsieur, ce soufflet est pour moi, mais pour mes pauvres, qu'est-ce que vous voulez me donner ? »

Le propriétaire, honteux de son emportement, cherche à le réparer par une aumône considérable.

Le bon Dieu se plaisait à multiplier les merveilles pour récompenser leur foi naïve.

On raconte qu'en une heure de détresse, les malades souffraient et réclamaient du lait : or, il n'y en avait pas une goutte à leur donner. L'une des sœurs, émue de ces plaintes qu'elle ne pouvait calmer, s'adressa à Saint Joseph, le grand pourvoyeur habituel, et eut l'ingénieuse idée d'attacher au cou de la statue du Saint une petite vache en carton.

À quelques jours de là, sur les 8 heures du soir, on sonne à la porte ; c'était l'hiver, et il faisait nuit noire. Avant d'ouvrir, la portière demande à qui elle a affaire.

« C'est une pauvre vieille qui demande à entrer, répond une voix forte.

— Impossible, réplique la Petite-Sœur, nous n'avons pas de lit, ni même un coin où l'on pourrait en mettre ! »

Mais la voix se fait si persuasive que la Sœur consent à aller chercher la bonne Mère, et celle-ci, reconnaissant l'un de ses meilleurs bienfaiteurs, donne l'ordre d'ouvrir en disant :

« Eh bien ! si la chose est tellement urgente, il faudra s'arranger comme on le pourra pour cette nuit. »

Et voilà que par la porte ouverte, fait son entrée une grande et forte vache, poussée par M. X... qui s'était aperçu de la naïve requête de la Petite-Sœur.

St Joseph envoyait sa réponse.

LE PHOTOGRAPHE

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une petite charrette à bras, on leur a fait prier d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtres, car ils habitent le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriveaux, de gravats, de terrains vides entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces très éclairées d'une lumière droite, qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon, sa cheminée à la prussienne sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur : le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées de soleil. Cela date du temps où ils étaient riches, et où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant la ruine est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaie de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur, au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus et si rares ! La mère a une méchante robe de soie noire,

fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les marchands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple, s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque ruissante, avec son grand front lunaire, plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme ! Et comme il se prend au sérieux ! Il faut l'entendre dire aux enfants : « N'entrez pas dans la chambre noire » La chambre noire ! on croirait l'antre d'une pythoïsse ... Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est au coin de la porte n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir ? ... Enfin, à la garde e Dieu. L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire. A présent tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable ! ... Mais non. La foule va, vient, se croise le long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si pourtant. Voilà un Monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portraits l'un après l'autre ; il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle — « Attendons encore, » dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait ! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures. Le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant, à cette hauteur, on pourrait faire d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient. A chaque instant ce sont des émotions, des fausses joies, d's pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes. — « Ce n'est pas possible, dit le père ... Il faut qu'on ait décroché notre cadre ... va donc voir, petit. » Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas. Personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut... En effet sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid ; mais on n'ose pas allumer le poêle qui con-

tient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre... Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux : « Papa, papa... Il y a quelqu'un en bas à l'étalage. » Il ne s'est pas trompé. C'est une dame, une dame très bien, ma foi ! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête... Ah ! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre... Enfin la dame se décide. Elle entre, elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la place à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le froufrou modeste de sa vieille robe de soie.

« — Ovi, madame c'est bien ici... » On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante, et pas avare du tout de son profil. La première épreuve est manquée. Eh bien ! on se recommencera, têtard !... Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans sa main. Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse avec un œil transparent. Oh ! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes... Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes les paye d'avance et sort enchantée.

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie ! Les enfants dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération s'essuie le front majestueusement ! puis comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le diner, un bon petit diner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi — car il faut de l'ordre — un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs ! Il est vrai de dire que, grâce au pâté, au saint-honoré avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quel jucs petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies,

Le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah ! si on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième sur le devant !..

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est le commerce, cela. D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se contentent pas le ventre vide. Le surlendemain, rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir là, pour avoir du pain on a été obligé d'engager un des matelas.. Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant, c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque en velours, sa vareuse ; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon. Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'était une noce, toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en éterniser le souvenir. Ce jour-là on fait trente-six francs. Le lendemain, le double. C'est fini. La photographie est installée... Et voilà un des mille drames du petit commerce parisien.

ALPHONSE DAUDET.

VIE D'HENRI PLANCHAT

ENFANCE ET JEUNESSE

(Suite)

Qui aime Dieu, aime Marie. Rien de plus tendre, et aussi de plus solide que sa dévotion envers celle qu'il appelait *sa bonne Mère*. Il n'en parlait qu'avec un accent qui dévoilait ses sentiments ; tout petit enfant, il faisait des révérences et envoyait des baisers à chaque statue de la sainte Vierge qu'il rencontrait dans

les rues (il n'était guère alors une rue de Lille qui n'eût plusieurs niches contenant une image de la sainte Vierge). Dans la campagne, il ramassait des fleurs et les portait aux petites chapelles qu'on rencontre dans les routes ; puis, s'agenouillant, il récitait avec sa sœur, ou les *Litanies*, ou le *Salve Regina*, ou quelque autre prière, selon le temps qu'il avait gagné en courant en avant. Il aimait à réciter le chapelet avec sa sœur, et lui avait appris à le dire à demi-voix, jusque dans les rues de Paris lorsqu'il sortait avec elle. Il lui avait aussi fait cadeau d'un *Petit Office de la sainte Vierge*, et l'ayant récité tous les jours avec elle pendant ses vacances, il lui fit promettre de le dire chaque jour de l'année, avec le petit office de l'Immaculée Conception, ce qu'elle a pratiqué jusqu'à son entrée au séminaire. Dans les commencements, il faisait remarquer quelques passages des psaumes qui le touchaient davantage, afin de lui apprendre à les bien savourer. Sa dévotion était solide. Il avait compris que l'imitation des vertus de la sainte Vierge est la chose la plus essentielle, et sans laquelle toutes les autres pratiques extérieures lui seraient peu agréables...

Comment pourrait-on passer sous silence sa dévotion à saint Joseph ? Après Jésus et Marie, Joseph avait toute sa confiance ; ou pour mieux dire, jamais il ne séparait ces trois objets de son amour, unis entre eux par Dieu même. Il avait pris saint Joseph pour son patron, pour son guide dans la vie intérieure, ou ne pouvait passer avec lui une heure, sans qu'il parlât de son cher directeur, et sans qu'il cherchât à inspirer en lui la confiance dont il était rempli. Ce fut une image de saint Joseph qu'il donna à sa sœur avant qu'elle s'embarquât pour la Turquie... Dix ans plus tard, il lui envoya une petite feuille intitulée : *Association du culte perpétuel de saint Joseph*, avec la gravure de saint Joseph sur le revers. Dans toutes ses lettres, on trouvait un mot de saint Joseph ; aussi le grand patron de la bonne mort l'a-t-il favorisé, lui ménageant la plus glorieuse.

Avec un tel protecteur, il n'est pas étonnant que l'esprit intérieur fût un des caractères principaux du jeune Henri.

Il voyait Dieu en tout et partout... ; tout lui servait pour s'élever à lui... Traversait-il les rues de la capitale, il disait à sa sœur : « Si l'on demandait à tous ces gens qui vont et viennent à quoi ils pensent, combien y en aurait-il qui pourraient répondre qu'ils pensent à leur âme ? presque tous vivent comme s'ils n'en avaient pas. » Se promenait-il dans la campa-

gne, il admirait la grandeur de Dieu dans les beautés de la nature ; il faisait à sa sœur de touchantes comparaisons qui élevaient son cœur à bénir, à remercier ce Dieu tout à la fois si grand et si bon. Le soir, il aimait à considérer les astres et la magnificence des cieux. Si l'extérieur est si ravissant, que ne doit pas être l'intérieur !... Oh ! beau ciel, quand te verrons-nous ! quand posséderons-nous ce Dieu si bon, sans crainte de le perdre !

« Loin de tirer vanité des marques d'affection qu'on lui donnait, il cherchait à les faire partager aux autres ; ainsi, Mgr Clauzel de Montals, évêque de Chartres, charmé des rares qualités de l'esprit et du cœur qu'il découvrait dans ce jeune enfant, aimait, dans les fréquentes visites dont il honorait. M. Planchat, à causer avec Henri, dont les réponses, pleines de justesse et de naïveté, le ravissaient ; jamais alors le jeune enfant n'oubliait sa petite sœur ; il courait la chercher, et disait à Monseigneur : « Caressez aussi ma petite sœur, je l'aime beaucoup ; bénissez-la aussi comme moi. »

Jamais Henri ne parlait des places, ni des prix qu'il avait obtenus, à moins d'y être forcé, et encore le faisait-il de la manière la plus simple et la plus propre à diminuer son mérite — Mais ajoutez donc, reprit vivement un de ses camarades qui était présent, sept premiers prix, et celui d'excellence... — « Oh ! reprit alors Henri, il y a eu si peu de différence entre moi et celui qui a eu les seconds, qu'il a autant de mérite ; il est aussi fort que moi, mais il a eu quelques distractions, voilà pourquoi j'ai été premier. »

C'est surtout dans la charité que Henri excella dès sa plus tendre enfance, et c'est bien de lui qu'on peut dire : que sa charité était universelle et ingénieuse. Tout jeune enfant, il ne pouvait voir un pauvre sans lui donner... Pour cet effet, il ne se contentait pas de demander quelques sous à ses parents qui, tout en le secondant dans ses bonnes dispositions, lui faisaient observer que ce n'était pas lui qui donnerait alors mais eux, il savait s'imposer des sacrifices... Ses gâteaux, ses bonbons étaient donnés avec joie... Quand il le pouvait, sans être vu, il mettait une partie de son dessert dans sa petite poche, pour le porter ensuite aux pauvres. Un tiroir recevait sa cachette, en attendant l'occasion d'en disposer. Un jour, sa sœur, furetant partout, découvrit la cachette, et se régala un peu. Henri, entrant en ce moment, parut tout triste, d'un côté, de se voir découvert, de l'autre de la perte d'une partie de son trésor.

son ; mais, se ravisant, il dit à sa sœur : « Écoute Nini, je vais te dire un secret : c'est moi qui avais caché là mes desserts pour les donner aux pauvres qui n'en ont pas ; je suis sûr que tu les aimes aussi et que tu feras comme moi, car, vois-tu, nous avons tout ce qu'il nous faut, mais les pauvres !... Et puis, tu sais qu'on nous a dit que ce qu'on donne aux pauvres, c'est au bon Dieu qu'on le donne. » Il fut bientôt consolé par la promesse de sa sœur. Et ceci, il le pratiqua au collège comme à la maison paternelle... toujours les pauvres avaient leur part et tout l'argent des iné à ses menus plaisirs leur appartenait : il se refusait les jouissances les plus innocentes pour les secourir davantage.

J'ai dit que sa charité était ingénieuse ; aussi ne se bornait-elle pas à cette espèce d'aumône. Il aimait à rendre service aux pauvres, à les aider selon ses forces, et même quelquefois au-dessus. Ainsi un mulet ayant jeté à terre sa charge de fruits, non seulement le jeune Henri s'empressa de les ramasser, avec le pauvre homme qu'il voyait tout affligé, mais il pria sa sœur et même son père, de lui aider, ce que ce respectable monsieur faisait avec joie, encourageant ainsi la charité de son fils par ses exemples. Grâce à son secours, le brave homme put remettre sa charge sur son mulet sans grande perte...

Voyait-il les pauvres gens des champs harassés à ramasser des pommes de terre ou des haricots ! « Reposez-vous un peu, leur disait-il, je vais ramasser avec ma sœur »

Il se joignait aux pauvres qui glanaient, afin de leur abrégér la peine, et disait quelquefois aux gens de la ferme : « *Laissez donc un peu plus d'épis pour ces pauvres gens.* »

Mais il ne se contentait pas de la charité pour les choses extérieures ; il aimait encore à apprendre les prières, le catéchisme, surtout les premiers mystères et le signe de la croix aux pauvres petits enfants qu'il rencontrait dans la campagne ; il préludait ainsi à l'apostolat qu'il devait remplir plus tard.

On ne saurait terminer sans dire un mot de son grand amour pour la vérité... Jamais, comme sa bonne et respectable mère aimait à le répéter, jamais le plus petit mensonge ne vint souiller ses lèvres... Avait-il commis quelque défaut, vite il courrait le dire lui-même, craignant qu'un autre en fût accusé.

Si on l'interrogeait, il répondait toujours ingénument et sans détour, même lorsqu'il risquait d'être puni. Il reprenait doucement sa sœur qui, moins scrupuleuse que lui, n'agissait pas toujours de même. « Oh ! Nini, disait-il, pourquoi ne pas

dire tout bonnement que c'est toi qui as fait cela... il vaut mieux être puni que de mentir, car c'est un péché, le mensonge. » Plusieurs fois il se laissa punir, quoiqu'il ne fût pas coupable, craignant, s'il disait que ce n'était pas lui qui avait commis la faute, que la coupable ne fît un mensonge pour s'excuser.

(A suivre.)

LA FAUSSE CHARITÉ

Par cela même que la charité est la chose sublime, la réalité par excellence et la moëlle des os de la créature, par cela même l'abus de la charité et le mauvais usage de son nom doit être spécialement et singulièrement dangereux. *Optimi corruptio pessima*. Plus ce nom est beau plus il est terrible, et s'il se tourne contre la vérité, armé de la puissance qu'il a reçue pour la vie, quels services ne rendra-t-il pas à la mort ?

Or, on tourne le nom de charité contre la lumière toutes les fois qu'au lieu d'écraser l'erreur, on pactise avec elle, sous prétexte de ménager les hommes. On tourne le nom de charité contre la lumière toutes les fois qu'on se sert de lui pour faiblir dans l'exécution du mal. En général, l'homme aime à faiblir. La défaillance a quelque chose d'agréable pour la nature déchue; de plus, l'absence d'horreur pour l'erreur, pour le mal, pour l'enfer, pour le démon, cette absence semble devenir une excuse pour le mal qu'on porte en soi. Quand on déteste moins le mal en lui-même, on se prépare peut-être un moyen de s'excuser celui qu'on caresse dans son âne. De générale qu'elle était, l'atténuation se localise, et l'homme s'adoucit vis-à-vis de la faiblesse qui veut l'envahir, quand il a pris l'habitude d'appeler *charité* l'accommodement universel avec toute faiblesse.

ERNEST HELLO.



MON HABIT DE CÉRÉMONIE

Cet habit a son histoire : elle m'est revenue à l'esprit, à l'occasion des noces d'or des Sœurs de la charité de Québec. Vous ne voyez pas ce qui a pu réunir deux idées aussi disparates ; vous allez le comprendre. J'étais à Québec depuis quelques mois à peine. Comme tant d'autres, j'y venais pour tenter la fortune. D'après le règlement de tous ceux qui commencent avec rien, je portais toute ma garde-robe dans un mouchoir. Je recommande fort ce mode de voyager, il est économique, et avec cela peu embarrassant. Ma bonne mère m'avait préparé mon plus bel habit, l'avait reprisé avec soin, puis au moment des adieux après m'avoir embrassé bien fort, elle me fit ses dernières recommandation : « Tâche de ne pas te déchirer » avec un air de dire « Autrement tu feras bien d'apprendre à coudre. »

Mon entrée en ville fut peu solennelle. Mon habit en drap du pays, semblait préparé à la résistance, mais, je crus remarquer qu'il me donnait des allures gauches, j'étais surtout mal à l'aise quand je croisais un de ces commis à la démarche précieuse, porteur d'un complet dernière mode. Avec un habit pareil, j'étais sûr de réussir. Aussi, ma résolution fut prise : avant même de gagner un sou, il était bien entendu que j'économiserais sur le tabac, sur les petits verres, cela va de soi, sur les promenades, sur tout, et que j'aurais moi aussi mon complet rehaussé d'un superbe chapeau haut de forme à huit reflets ; tout comme un prés dent de République !

A vrai dire, les affaires furent bonnes et bientôt je pus songer à réaliser mes rêves. J'avais presque la somme ; il m'était permis de fixer déjà mon choix. Ce ne fut pas long. Je revois le magasin. Tous les jours je pissais par là pour regarder mon habit. Devait-il m'aller ou non, peu importe, c'était lui ou un semblable que je voulais.

Un Samedi, qui fit époque dans ma vie, je pus moi-même, de mon argent, acheter un bel habit noir. Le commis, l'air obséquieux, me demande à quelle adresse il faut envoyer le paquet. Envoyer ! allons donc, il y avait assez longtemps que je soupirais après ce costume, j'étais trop content de le sentir en ma possession ; aussi mon complet sous le bras, ma boîte à chapeau de l'autre me voilà fièrement en route pour ma petite chambre.

Comme vous le pensez bien, en quelques instants j'étais tout de noir habillé, faisant les cent pas dans l'espace qui restait

libre entre mon lit et le mur. J'aurais bien voulu avoir une armoire à glace, mais enfin je n'étais vu au magasin et tout était pour le mieux : habit et propriétaire. Je dois cependant un souvenir au chapeau : il était très bien, de forme élégante, d'un brillant à prendre les alouettes, il gagnait encore lorsqu'il avait l'avantage de me coiffer. — Je dormis comme un bienheureux. En rêve je me voyais sur la rue, saluant, souriant, regardant et disons-le tout bas, regardé. Que voulez-vous, pour la première fois que l'on sort en Monsieur, c'est bien excusable. Pour ne pas mentir, il faut avouer, qu'au réveil, ma première pensée fut pour mon complet. Il était là, soigneusement rangé sur ma chaise. Comme un avare qui contemple son trésor avant d'y toucher, je me mis à rêver tout doucement sans m'apercevoir que depuis longtemps le soleil m'invitait à profiter de ce beau Dimanche. Le premier coup de la Grand'Messe me trouva comme un paresseux à savourer le plaisir de ne rien faire. Le moment solennel approchait. J'allais faire ma sortie, et devant tout le monde endimanché me montrer avec la fierté un peu naïve d'un grand enfant qui se croit un homme. Puisque j'écris mes confessions, je dirai tout. La toilette fut longue : les cheveux se mettaient de la partie et ne voulaient pas se prêter à mes combinaisons, peut-être aussi étais-je plus difficile. Par bonheur la moustache presque imperceptible ne fit pas de résistance. Après avoir maugréé contre les boutonnières toujours trop dures quand on est pressé, j'ajuste mon nœud de cravate, arrange une dernière fois mes cheveux et gravement comme un artiste qui donne le dernier coup à son chef-d'œuvre, je mets mon chapeau. J'avais conscience de ma personne, aussi malgré mon retard, c'est avec calme que je descendis les escaliers. Une fois dans la rue, je vois tout le monde affairé, et j'entends sonner le tocsin. Chacun portait ses regards vers le Faubourg St. Jean, le feu venait de se déclarer dans la Chapelle des Bonnes Sœurs de la Charité. J'affermis mon chapeau et voilà que sans respect pour mon bel habit, je me mets à courir pour porter secours. Il n'était pas encore 10 h. et déjà les flammes avaient envahi la chapelle, les bâtiments étaient menacés : il fallait au moins sauver le mobilier des pauvres. Mon vieil habit en drap du pays ne m'aurait pas laissé plus indifférent que mon costume de cérémonie : allégé de ma redingotte et de mon fameux chapeau, je m'élançais dans le couvent. En ai-je démenagé des lits, des chaises, des armoires, que sais-je ! Je commençais même à trouver que les Sœurs étaient trop riches, mais quand je vis, sur les Glacis les orphelins et orphelines, les vieilles infirmes,

je m'élançai avec plus d'ardeur pour arracher aux flammes les seules richesses qui restaient à ces abandonnés. Je puis me rendre le témoignage d'avoir fait mon devoir. Le feu en diminuant d'ardeur calma un peu ma fougue généreuse, du reste ce qui pouvait être sauvé, était à l'abri. Par un sentiment assez légitime je commençais à songer à moi même : vous devinez quelle était ma toilette. Il était beau le jeune homme ! Enfin il me restait le principal, et me dirigeant vers les Glacis j'allais chercher, au milieu du mobilier de l'Hospice, ma redingotte de cérémonie et mon chapeau à huit reflets. Hélas, mon malheur était plus grand que je ne supposais. De toutes les beautés du matin il ne me restait que mon pantalon..... et mes bretelles.

N'importe j'étais heureux, j'avais fait mon devoir : j'avais secouru les pauvres, aidé les anges qui en ont la garde, et plus fier dans ma triste toilette, que le plus fier de mes compagnons, je vins reprendre mon vieil habit en drap du pays.— Je dois ajouter que le bon Dieu m'a rendu, depuis, avec usure ce que j'avais sacrifié pour ses pauvres ; aussi, souriant au souvenir de mon malheur, je le remercie de ses bontés.

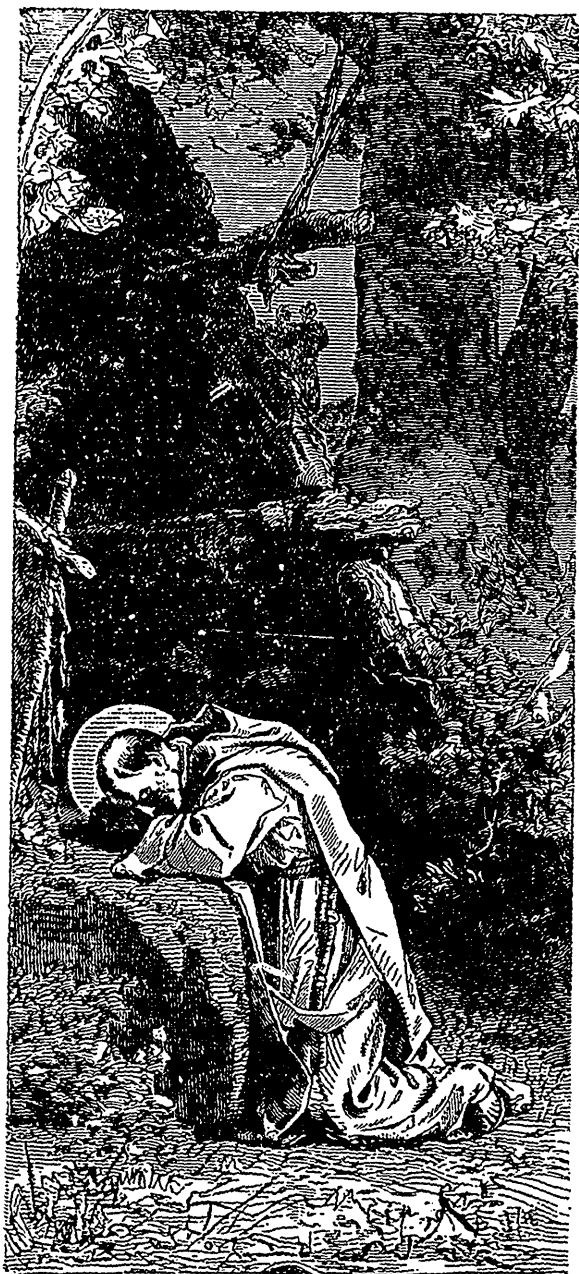
SAINT BRUNO

(6 Octobre)

Saint Bruno naquit à Cologne de parents riches et nobles. Porté dès son jeune âge à la vertu et aux lettres, il fut envoyé à l'Université de Paris. Ses succès et sa réputation lui firent donner la chaire de l'École de Reims. L'Évêque de cette ville le nomma son chancelier.

Parmi les docteurs de l'Université de Paris, Bruno avait un ami qui passait pour être vertueux. Il mourut, et tous les membres de l'Université assistèrent à ses funérailles. Pendant le service, lorsque l'on commençait la leçon de Job : *Responde mihi quantas habeo iniquitates. Répondez-moi, quel est le nombre de mes iniquités*, le corps du défunt, qui était dans le cercueil, au milieu de l'église, se leva la tête et dit d'une voix effroyable : « *Je suis accusé par un juste jugement de Dieu !* » et il se recoucha dans son cercueil.

La terreur causée par un événement aussi étrange fit différer l'enterrement au lendemain pour voir ce qui arriverait. La curiosité rassembla à l'église une assistance beaucoup



ST BRUNO

plus nombreuse. Pendant l'office, à la même leçon, le cadavre s'écria d'une voix plus horrible encore : « *Je suis jugé par un juste jugement de Dieu !* » Le peuple fut plus effrayé, et le service resta interrompu. Le troisième jour, le cadavre se leva encore en s'écriant d'une voix éclatante et terrible : « *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu* » Ces paroles glacèrent d'effroi ceux qui les entendirent. On jeta le corps du mort à la voirie.

Bruno déjà détaché du monde, décida de le quitter pour toujours. Il entraîna avec lui six de ses disciples. Ils vendirent tous leurs biens, en distribuèrent le prix aux pauvres et partirent pour Grenoble dont Saint Hugues était évêque. Avant l'arrivée des sept voyageurs, le saint évêque eut un songe. Il vit un immense désert où Dieu se bâtissait une maison pour demeurer ; sept étoiles brillantes cheminaient devant lui comme pour lui montrer le chemin. Lorsqu'il vit les serviteurs de Dieu et qu'il connut leur dessein de se retirer dans son diocèse, il leur donna pour retraite les montagnes sauvages de la *Chartreuse*. Ceci se passait vers 1034.

Bientôt St-Bruno fut obligé de quitter sa retraite pour se rendre à l'invitation du pape Urbain II qui avait été son disciple. Le Saint souffrait de cette situation brillante et ne soupirait qu'après sa bienheureuse solitude. Il put enfin se retirer dans la Calabre avec quelques compagnons. C'est là qu'il mourut, laissant après lui une famille déjà nombreuse qui fait revivre jusqu'à nos jours son humilité, son détachement du monde, sa vie recueillie et mortifiée.

LUDOVIC

(Suite)

La toilette des deux femmes qui avait commencé par devenir simple, avait fini par devenir sale.

Bientôt elles portèrent, pendant l'hiver, des robes d'été. Le maître de la maison déclara que l'habitude du feu était déhilitante, qu'il fallait suivre la nature, et, puisqu'il fait froid l'hiver, c'est que le froid nous est bon, et que tout le luxe dont les femmes s'entourent ne sert qu'à les énerver.

Une contrainte glaciale régnait dans la maison. Si quelqu'un y entraît, celui-là croyait entrer sous le récipient d'une machine pneumatique. Il n'y avait pas d'air respirable. Même quand l'argent n'était pas en jeu, on sentait dans la maison une économie monstrueuse qui s'appliquait à tout. Ludovic respirait à peine, comme s'il eût voulu économiser l'air, et on osait à peine respirer en sa présence. Il eût eu peur de dire bonjour avec un peu trop de chaleur, dans la crainte de donner quelque chose, et quand il saluait, sa main, en touchant son chapeau, avait l'air d'user le chapeau. En sa présence on osait à peine s'asseoir, de peur d'user sa chaise, à peine parler, de peur d'user ses oreilles en les obligeant d'écouter. Il avait toujours l'air de défendre quelque chose, et quand on l'avait rencontré, on aurait voulu l'indemniser des frais qu'il venait de faire. L'intention d'économiser, jetait sur la maison comme un couvercle de plomb, et quand l'argent n'était pas exprimé, il était sous-entendu. Il remplissait tout de sa présence invisible et immense, car l'idole singe la divinité.

Un jour, Ludovic venait de vendre son plus beau domaine. Il avait un million d'or entre les mains. Il était là, devant la masse jaune, lui parlant comme si elle eût pu l'entendre. La placer, c'était s'en séparer. Comment se séparer d'un tel morceau d'or ? Il se serait plutôt arraché le cœur, mais que faire ? une armoire ? Mais si quelqu'un devinait ! Et les fausses clés ! Et les voleurs ! Ah ! les voleurs ! ce mot produisit sur Ludovic un effet magique. Le voleur n'était pas pour lui un criminel ordinaire. C'était un sacrilège, c'était celui qui met la main sur la Divinité, c'était le violeur du sanctuaire, le profanateur du saint des saints. Il y pensait le jour, il y pensait la nuit. Entre lui et le voleur il y avait une certaine relation continuele, intime et profonde. Le voleur avait pour lui les proportions fantastiques qui ne lui faisaient pas perdre sa réalité.

Enfin, que faire ? Il se décida pour une armoire qui était dans sa chambre à coucher et dont il gardait toujours la clef sur lui, comme un pharmacien celle de l'armoire aux poisons. Avant de se coucher, après avoir dit bonsoir à tout le monde, il s'enfermait seul dans sa chambre fat. 1^o, ouvrait son tiroir et comptait. Pendant quelques temps il compta une fois, puis deux fois, puis trois fois.

Il craignait de s'être trompé. Il craignait que certaines pièces n'eussent glissé dans certaines fentes. Il craignait que quelque main à la fois profane et invisible n'eût commis quelque

attentat, cet attentat que lui-même n'osait plus nommer ; car le nom du voleur qu'autrefois il prononçait sans cesse ne sortait plus maintenant de ses lèvres. Il craignait sans savoir quoi ; mais il avait peur. Après avoir compté trois fois le soir, il fit un énorme progrès. Il se leva la nuit pour compter.

Il se défiait de sa femme et de sa fille. Si elles découvrent la cachette, pensait-il, il faudra en trouver une autre. Mais comment m'assurer qu'elles ne l'ont pas déjà découverte ? Si je faisais une épreuve ?

De sa femme et de sa fille que craignait-il ? Nul n'aurait pu le dire et lui-même n'en savait rien. Mais l'adoration a des profondeurs qui réclament la solitude, et le mystère est son attrait.

— Si je faisais le mort, une fois, la nuit ! pensait-il.

— Je verrais bien si, me croyant mort, elles ouvriraient cette armoire !

Il s'arrête à cette idée.

Par une nuit d'hiver bien sombre et bien froide, Amélie et sa fille entendirent sortir de la chambre de Ludovic des gémissements inarticulés. Elles accourent et le trouvent au milieu de la chambre, immobile, gisant à terre, sans parole et sans souffle, semblable à un homme qui, ayant essayé de se traîner pour demander secours, serait mort avant d'atteindre la porte. Les deux femmes s'empressèrent autour de lui, et lui prodiguèrent les soins que leur intelligence, sinon leur tendresse, leur suggéra. Tout fut inutile, on le frotta, on essaya de le réchauffer, tout fut inutile.

Enfin Amélie dit à Anna :

— Veille près de ton père. Je vais chercher un médecin.

A ce mot de médecin, le mort se réveilla.

Lui qui pensait à tout, il avait oublié ce danger si évident.

Une consultation à payer était au bout de son expérience. Il voulut parler et se prouver vivant, mais il arriva une chose étrange. Cette impossibilité de parler qu'il simulait devint tout à coup réelle. Sa langue était embarrassée, sa main aussi. Ses membres raidis par le froid venaient de sentir une première atteinte de paralysie. Le faux mort devenait un vrai mourant. C'était quelque chose d'horrible. Mais comme il avait simulé le mort, il dissimula la maladie, par peur du médecin. Comme s'il eût espéré la force dans la contemplation de son dieu, il jeta sur le tiroir un regard désespéré, fit pour parler des efforts inouïs, y parvint à peu près et défendit d'une voix

balbutiante qu'on appelât un médecin. L'attaque passa à peu près. Cependant la bouche était toujours de travers, et la paupière supérieure de l'œil droit s'abaissait difficilement.

Vous croyez peut-être qu'ayant offert sa santé en sacrifice à son or et passé une nuit d'hiver à moitié nu, sur le plancher, il fut au moins content de l'expérience? Car les femmes n'avaient point songé à ouvrir le tiroir. Content? Pas le moins du monde. Ses inquiétudes redoublèrent.

— Anna, se disait-il, a surpris mon regard, quand j'ai ouvert les yeux. Elle avait l'air étrange, elle avait l'air d'une criminelle!

En effet Anna pouvait avoir un air étrange. La jeune fille s'apercevait pour la première fois, avec un tremblement de cœur singulier, que peut-être sans s'en douter elle désirait la mort de son père. Cette apparition de son désespoir, qui la rendait criminelle à ses yeux, l'épouvanta tout à coup et le père se trompa sur l'émotion de sa fille.

Les crimes ont des contre-coups jusque dans le cœur de leurs voisins.

— Elle a suivi mon regard vers le tiroir, pensait Ludovic, et elle se doute de quelque chose. La preuve, c'est que tout le reste de la nuit elle s'est tenue de ce côté de la chambre; elle s'appuyait de temps en temps sur la commode, qui est près de l'armoire. Elle avait suivi mon regard. Malheureux que je suis, ma prudence n'a servi qu'à me trahir! Il faut que je cherche une autre cachette.

La famille S*** jadis immensément riche était donc devenue pauvre. Par où était disparu sa fortune? On n'avait pas vu les choses qui causent et accompagnent ces changements de situations et on voyait celles qui les suivent. La ruine était venue, elle s'était assise et personne ne l'avait vu entrer. Ludovic avait d'abord vendu les parties les plus excentriques de ses propriétés, puis les autres parties, puis les maisons, puis la maison, la dernière, celle où habitait la famille. On s'était réfugié dans une maison louée, mais spacieuse encore, puis dans une petite, puis dans une très-petite. On avait vendu les objets de luxe, puis les objets utiles, puis les objets très-utiles, puis les objets presque nécessaires, puis les objets absolument nécessaires.

On avait passé de la richesse à l'aisance, puis de l'aisance à la médiocrité, puis de la médiocrité à la gêne, puis de la gêne à la misère, puis de la misère à la misère noire, et dans cette maison dévastée, ravagée, morne, désespérée, silencieuse, Amé-

lie et Anna se disaient l'une à l'autre; — Nous sommes plusieurs fois millionnaires! Il cache l'argent quelque part.

On disait IL, car ce mot-là remplace volontiers le nom de celui qu'on aime ou de celui qu'on déteste. Les deux femmes n'avaient pas d'amis, car ce sont les richesses visibles qui les attirent, ce ne sont pas les richesses enfouies. Plus d'amis, excepté un chien.

Mirro était fidèle. Mirro n'avait pas fait comme les hommes, il n'avait pas disparu avec l'opulence. C'était un énorme *toulou*, gros comme un chien de Terre-Neuve, souple, mou, tendre, grognard, aux dents pointues, aux yeux jaunes, caressant, mais caressant comme jamais on ne l'a été.

Souvent, dans leur désespoir morne et muet, les deux femmes s'étaient laissé consoler par Mirro, Mirro, qui ne savait rien, Mirro gai malgré tout, et plus tendre seulement depuis qu'on était malheureux, comme si la tendresse eût donné ce qu'il fallait d'intelligence pour deviner quelque chose. Et comme la ration de pain et de viande diminuait chaque jour, ainsi que dans une ville assiégée, Anna avait quelquefois partagé avec Mirro une pitance à peine suffisante pour elle-même. Les deux femmes se cachaient l'une à l'autre leur appétit pour ne pas trop se déchirer le cœur. Il y eut des jours où elles aimèrent mieux souffrir elles-mêmes que de voir souffrir leur chien.

Cependant Mirro, quand le repas était trop court, ne demandait presque rien, on eût pu croire qu'il avait compris.

Où donc était allée la fortune des deux femmes? On finit par le savoir. Tous les soirs Ludovic s'absentait un moment. On le surprit. On le surveilla. Il allumait une lampe d'abord, plus tard une bougie, plus tard une chandelle et descendait par un escalier que lui seul connaissait. Cet escalier conduisait dans un certain endroit où personne de sa famille n'avait jamais pénétré.

De temps en temps, même le jour, il jetait de ce côté-là des regards étranges. Et depuis quelque temps, il se levait la nuit.

Car la ferveur des ascètes, s'ils sont fidèles, va toujours en augmentant.

(A suivre)

RÉSIGNATION (1)

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu.

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté,
L'âme de deuil en deuil, l'homme de rive en rive
Roule à l'éternité.....

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire ;
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient :
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient :
J'en conviens, j'en conviens !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous ces choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

V. Hugo

(1) Comparez cette poésie de V. Hugo avec la belle page de L. Veillot, traitant même sujet. Voir les Fleurs de la Charité année 1898 page 26.

LA MORT DU PAUVRE ET CELLE DU RICHE.

Le soldat attache une grande importance à son premier coup de feu. Il s'en souvient longtemps et en parle toujours avec plaisir. Pour moi je me souviendrai toujours de mon premier malade. C'était un jeune homme de 18 ans. Je le découvris dans une de ces maisons où sont entassées plusieurs centaines de familles. Avant de le trouver il me fallut écouter les renseignements du concierge. La mémoire est toujours une bonne chose : elle est indispensable en pareil cas ; il faut retenir la lettre qui désigne le corps de bâtiment, l'escalier, l'étage et le numéro de la chambre. Quand on a traversé deux ou trois cours, monté cinq ou six étages, on doit s'estimer heureux si le numéro de la chambre n'est pas resté en route.

Grâce aux renseignements reçus et surtout gardés fidèlement dans ma mémoire, je trouvai mon malade. Sa figure pâle, ses yeux cerclés, une toux fréquente indiquaient facilement la maladie. Ce jeune homme s'en allait de la poitrine.

Pour se distraire au milieu de ses longues journées de réclusion, il lisait. A mon arrivée, le livre avait été habilement dissimulé, non sans raison. Le pauvre enfant aurait bien voulu ne pas me faire voir la publication qu'il avait en mains : mais sur ma demande il me la présenta. C'était un de ces ignobles romans qui s'en vont chaque semaine empoisonner l'âme du peuple et lui arracher le reste de foi et de pudeur qu'elle pouvait conserver. C'était sous les yeux de sa mère que le jeune homme faisait cette lecture : du reste elle-même avait déjà coupé les feuillets : après cela que pouvait-elle dire ? Je m'offris à fournir des livres convenables : on accepta avec plaisir.

Le mal faisait des progrès. Avec cette persévérance propre à tous ceux qui souffrent, mais surtout aux phthisiques, il espérait toujours. Chaque matin il interrogeait le ciel : l'air lui manquait, le soleil devait lui rendre la santé. On était aux approches de la fête de Pâques : je m'offris pour lui porter la sainte communion. Cette proposition lui fit peur. Il voulait bien communier, mais à l'église. Recevoir la sainte communion dans son lit, cela ressemblait trop au Viatique.

Pour la première fois peut-être, il s'arrêta à la pensée de la mort, et cette pensée l'épouvanta. — Malgré les tristesses de la vie, les souffrances de l'âme et du corps, nous nous attachons à cette misérable existence, mais que dire du jeune homme ; tout le retient ici-bas. La vie, il voudrait au moins la connaî-

tre avant de la quitter ; et puis que de projets, que de rêves dans l'imagination d'un jeune homme ! Renoncer à tout au moment où l'on croyait jouir, quel sacrifice.

Avec le secours de la grâce, le sacrifice fut offert généreusement. Le jour de Pâques, le malade trouva assez d'énergie pour se traîner jusqu'à la Table Sainte. Ce fut une de ses dernières sorties. Quelques jours après il se mettait au lit pour ne plus se relever. En prolongeant son agonie Dieu voulut le purifier. Il était trop faible pour lire, son occupation favorite était d'offrir ses souffrances au bon Dieu pour sa famille, pour ses camarades, pour les pécheurs.

Ses derniers jours furent un véritable martyre. Il ne pouvait même plus rester étendu sur son lit ; pendant plus d'une semaine sa pauvre mère n'eut d'autre occupation que de lui faire respirer de l'éther afin de combattre les étouffements qui le faisait horriblement souffrir.

Je devais quitter Paris pour quelques jours, il était probable qu'à mon retour il ne serait plus de ce monde. Je vins donc le trouver et après avoir prié Dieu, je le disposai à recevoir les derniers sacrements. Au premier abord il n'en comprit pas la nécessité, il avait encore conservé l'espérance de guérir. Il était de mon devoir de l'éclairer sur son état et je lui fis comprendre que le bon Dieu allait bientôt l'appeler à Lui. Je fus surpris du calme avec lequel il m'éconta, lui qui, quelques semaines auparavant, n'avait pas voulu recevoir la sainte communion dans sa chambre.

Après avoir reçu le Saint Viatique, il attendit que le bon Dieu voulût bien le prendre. Le lendemain, au milieu de la nuit, il appela les membres de sa famille pour leur faire ses adieux. Pendant sa maladie il avait conçu une certaine antipathie contre un de ses parents, il le fit approcher le premier pour lui demander pardon et l'embrasser. Sa pauvre mère se présenta la dernière. Elle lui demanda s'il voulait la quitter : « Oh, oui, maman je veux aller avec le bon Dieu, mais je viendrai vous chercher au moment de votre mort. » Ce furent ses dernières paroles, bientôt après il s'éteignit doucement.

A quelques jours de là, un des heureux de ce monde, un prince de la fortune mourait de faim dans un splendide hôtel. Une maladie d'estomac le conduisait au tombeau. Il avait amassé autour de lui les objets d'art les plus rares ; les merveilles que l'on admirait autrefois dans les palais des rois embel-

lissaient ses galeries, et au milieu de toutes ces richesses il lui était impossible de prendre la moindre nourriture. Dans un accès de rage, il brisa tout ce qui l'entourait, en moins d'une minute il avait détruit pour 900,000 francs d'objets, et il mourait de faim.

Malgré moi je me mis à comparer ces deux morts. Ce pauvre apprenti avait bien souffert, mais ses souffrances avaient été chrétiennement supportées, la mort était pour lui la délivrance et de grand cœur il aurait dit : « Je ne savais pas qu'il était si doux de mourir. »

Ce grand de la terre avait connu la souffrance, mais dans son orgueil il s'était révolté, il ne pouvait même pas soupçonner qu'il fût doux de mourir. Voilà une de ces vérités que les sages et les prudents de ce monde ne connaissent pas, et de mon cœur s'éleva cette prière : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. » (S. Mat., xi, 25.)

LE PAYS FUNEBRE

Avez-vous jamais visité *Beaj-Vad* (Bon voyage)? c'est le sanctuaire le plus renommé de notre région. De tout le Cap, et même de l'Ile de Sein, les gens y viennent en pèlerinage, pieds nus, un cierge dans la main. Et non pas les vivants seulement, mais aussi les morts. Enfant, j'ai gardé les moutons dans cette lande. Et voici ce qui m'est arrivé à moi qui vous parle. C'était au temps des semailles, un soir d'octobre. Le soleil allait se coucher. L'air était calme, sans souffle; vous n'eussiez pas vu remuer un brin d'herbe. Or brusquement, le *Kornog* se leva de la mer; j'entendis le grondement de sa voix, avant de sentir sa rude haleine. La nuit se fit en un clin d'œil, comme si une grande aile noire se fut déployée sur tout l'horizon. Je rassemblai mes lêtes, en hâte; mais elles tremblaient sur leurs jambes, se pressaient les unes contre les autres, refusaient d'avancer, restaient là, stupides, à bêler lamentablement. En vain, je les frappai de ma longue gaule; elles ne bougèrent pas. Toutes regardaient vers un même point, là-bas, du côté de l'Occident, dans la profondeur sombre. Je regardai à mon tour, et la peur aussi, une peur blême, s'empara de moi. Si je

revoyais aujourd'hui pareille chose, je crois que je mourrais sur place. Les vagues, fouettées par le vent, lançaient des gerbes d'écume jusque sur le bord de la falaise, et, à chaque paquet d'eau qui s'éroulait de la sorte, une forme humaine se dressait livide, et se mettait à courir d'une course folle, éperdue, dans la direction de la chapelle.

Je vis passer je ne sais combien de ces spectres. Sans cesse il en surgissait de nouveaux. C'est à peine si leurs pieds touchaient le sol, tant ils allaient vite; ils semblaient voler, portés par des ailes invisibles, se heurtaient aux murs du sanctuaire comme des oiseaux qu'une lumière aveugle, et tournoyaient désespérément à l'entour, cherchant pour y pénétrer une issue qu'ils ne trouvaient pas. Parfois, une rafale plus forte menaçait de les entraîner; alors ils se jetaient à plat ventre, et, cramponnés aux touffes de bruyère ou d'ajonc, se plaignaient en une langue inconnue, avec de sourds gémissements. Je suis d'angoisse. Une voix secrète me criait d'aller ouvrir la porte à ces malheureux. Je les aurais sauvés, parait-il, sauvés à jamais des purgatoires de la mer. Mais la terreur me paralysait. Je m'étais accroupi dans la lande sans force et sans mouvement mon chapeau rabattu sur mes yeux. Je serais demeuré à cet endroit, toute la nuit, si le maître à qui appartenaient les moutons, inquiet, ne s'était mis lui-même à ma recherche, escorté de ses domestiques munis de fanaux. Ils me ramassèrent à demi hébété d'épouvante et de froid. J'en fis une maladie dont je fus près d'un mois à me rétablir. Notre-Dame de Bon-Voyage ait pitié des *pauvres défunts*!

A. LE BRAZ.

LE PAUPERISME ET LE PROTESTANTISME.

Le Cardinal Vaughan vient de parler, devant l'*English Catholic Truth Society*, du paupérisme en Angleterre. Les chiffres qu'il a donnés sont terribles et montrent combien est fautive l'idée généralement reçue que le peuple anglais est un peuple heureux et prospère. A Londres, a dit le Cardinal, près d'un million d'individus n'ont pas d'abri.—*are homeless*—ou sont obligés de s'entasser dans des taudis où l'on ne voudrait pas mettre des bestiaux. Dans toute l'Angleterre, d'après une statistique officielle, sur 14 personnes qui meurent il y en a une qui meurt dans une maison pour les pauvres. A Manchester et

à Londres, cette proportion est de 1 sur 5 ; et si l'on met de côté les classes riches, la proportion est de 1 sur 3, c'est-à-dire qu'un tiers de la population de Londres en dehors des "heureux" de ce monde, vit dans le paupérisme, dans la pauvreté la plus abjecte. Le cardinal Vaughan ne craint pas d'affirmer que cet état de choses est le résultat direct de la prétendue Réforme. (*La Vérité*, de Québec, 30 septembre 1899.)

A côté de ces renseignements et pour corroborer l'opinion du cardinal anglais, écoutez ce que disait un protestant au congrès de Bruxelles en 1856 :

« Avant la Réforme, le paupérisme n'existait pas en Suisse, ce qui, sans aucun doute, doit être attribué à l'organisation de la Société religieuse, qui, tout en favorisant la mendicité, empêchait cependant, au moyen des aumônes de l'Église, que le peuple ne tombât dans la misère. Quand la réforme eut amené avec elle la sécularisation des biens ecclésiastiques, il arriva chez nous ce qui arriva en Angleterre. La Diète décida que chaque canton, en qualité d'État, se chargerait du soulagement de ces propres pauvres : on créa ainsi un droit pour les pauvres et un droit pour l'État. Depuis lors, le paupérisme a été la grande plaie de la Suisse, surtout du canton de Berne. Eh bien ! à côté du canton de Berne se trouve le Jura, moins riche que Berne, et cependant non dévoré par le paupérisme, à tel point que les députés du Jura à la Diète refusèrent toute espèce d'allocation ou de subside de l'État. *Gardez votre argent, dirent-ils, et vos lois, et laissez-nous nos pieuses habitudes.* Le contraste est étrange : c'est d'une part un pays catholique, peu industriel, peu fortuné, placé dans des conditions qui semblent rendre la misère inévitable, et ce pays ignore ce que c'est que le paupérisme : d'autre part, c'est un pays protestant, riche, souriant, favorisé de la nature, mais ruiné par le paupérisme. Il y a là un grand enseignement. »

Les chiffres fournis par le Cardinal Vaughan ont leur éloquence, écoutons maintenant quelques détails fournis par Robert Pashley, dans son travail « *The great world of London* » :

« Pendant la nuit, quand cesse le tumulte de la vie et que les boutiques s'obscurcissent, on voit ceux qui manquent de toit et les mendiants comme amoncelés l'un sur l'autre sur les bancs des *parks*, dans les niches des ponts et sur les planches des marchés. Là, sur les degrés d'une porte, se tient pelotonné quelque individu aux pieds nus, qui n'a pu mendier assez pendant le jour pour se procurer l'abri d'une nuit. Aux endroits

où brillent de grosses flammes de gaz, pour avertir qu'il y a des encombres ou des dangers par suite de restaurations qui se font le long de la rue, une foule de gens en haillons entourent ce feu, les uns endormis, les autres la pipe à la bouche. Puis, quand revient la lumière du jour, les pauvres apparaissent dans leur crasse, plusieurs portant de grosses besaces sur les épaules, et se répandent çà et là pour fouiller chaque monceau de poussière et gagner de quoi vivre en cherchant des os jetés sur la rue, ou des haillons, ou des morceaux de vieux fer.

« Transportons nous, maintenant, pendant l'hiver, au refuge des misérables, à Pay Gouse-Yard, et nous y trouverons une grande foule de pauvres sans abri, réunis autour de l'asile, à la tombée de la nuit, en attendant qu'on ouvre les portes. Quand nous visitâmes ce refuge—dit M. H. Mayhew,—il y avait là plus de 400 créatures réduites à l'extrême misère, qui se pressaient à la porte : des mères avec leurs petits au sein, des pères avec leurs enfants aux côtés, des gens sans amis, sans argent, sans chemises, sans chaussures, sans pain, sans abri, en un mot, les plus pauvres habitants de la plus riche ville du monde... Si nous nous glorifions de nos prodigieuses richesses, nous devons aussi nous humilier de notre prodigieuse pauvreté.

Le témoignage de M. Eugène Rendu ne sera pas suspect après les déclarations explicites des Anglais eux-mêmes :

« Au milieu de l'une des ruelles nauséabondes, je suis descendu, par huit ou dix marches, dans des retraites souterraines, où j'ai, de mes yeux, constaté ce qui suit : 30 à 40 créatures, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, jeunes filles, couchent pêle-mêle, dans des taudis d'à peu près dix pieds carrés ; les haillons qui les couvrent le jour sont jetés la nuit sur des cordes au-dessus de la litière de copeaux et de paille qui sert de couche à ce troupeau..... Tout au plus, au milieu de cet entassement qui permet à peine de poser le pied sur le sol, croit-on distinguer des groupes indiquant l'existence de familles.



Revue du Mois

Le 2 octobre, fête du Rosaire, Mgr Diomède Falconio, délégué du Souverain Pontife pour le Canada, arrivait à Québec. Mgr Falconio est né le 20 septembre 1842 à Pescocostanza, dans les Abruzzes. A l'âge de 18 ans il entra dans l'ordre des Frères Mineurs et ses études à peine terminées il fut envoyé dans l'Amérique du nord. Il avait occupé les premières places de son ordre, lorsque le Souverain Pontife Léon XIII, dans le consistoire du 11 juillet 1892, le préconisa évêque de Lacedonia. Il ne fit que passer dans cette ville et deux ans plus tard il était nommé archevêque d'Acerenza et Matera. Il a laissé ce dernier poste pour venir au Canada remplir les hautes fonctions de Délégué.

Au cours de ses visites, Sa Grandeur a témoigné son admiration pour le zèle intelligent que le clergé canadien et les congrégations religieuses apportent à l'éducation de la jeunesse.

Si les Boers qui habitent le Transvaal ont suivi l'affaire Dreyfus, ils doivent regretter que les Anglais aient dépensé pour l'officier juif tout ce qu'ils possèdent d'humanité, car ils auraient pu en bénéficier à leur tour. Ils sont chez eux, dans un pays qu'ils ont conquis, défriché ensuite défendu souvent contre les tribus environnantes; mais la loi du premier occupant n'est rien en présence de la loi du plus fort, aussi l'Angleterre, outre le droit de suzeraineté, revendique :

1° Le droit de vote acquis à tous les Uitlanders (habitants) d'origine étrangère, après cinq ans de résidence :

2° Le quart des sièges du Volksraad (parlement) réservé aux districts miniers ;

3° Egalité de l'élément hollandais et de l'élément britannique au Volksraad ;

4° Egalité de tous les électeurs anciens ou nouveaux en ce qui concerne l'élection du Président et les autres élections.

On ne parle si fort que lorsqu'on a tout à fait raison, ou complètement tort. Quels sont les droits de l'Angleterre ? cherchez-les, s'il est possible, dans l'histoire. Les colons Hollandais s'établissent dans l'Afrique du sud, et ont le tort de réussir, aussitôt l'Angleterre les attaque, les défait à Boomplat en 1848.

Les Boërs, plutôt que de vivre sous la douce tutelle de l'Anglais, abandonnent leurs terres et s'en vont de l'autre côté du Vaal recommencer courageusement ce qu'ils ont fait ailleurs. En 1877 la Grande Bretagne intervient *amicalement* pour accorder les Boërs avec les Zoulous turbulents, et, ne travaillant pas pour la gloire, elle proclame son protectorat sur le Transvaal. Les Boërs peu soucieux d'une protection qui les écrase, chassent les Anglais en 1881. Et voilà pourquoi Chamberlain avec un sérieux imperturbable réclame les droits de l'Angleterre ! *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* Les événements nous montreront peut-être qu'il y a des exceptions à ce principe brutal.

Le 8 Septembre, le Souverain Pontife a adressé une Lettre Encyclique au Clergé de France. Sa Sainteté affirme de nouveau sa sollicitude pour la France. En parlant du clergé, le Saint-Père loue la dignité de sa vie, l'ardeur de sa foi, l'esprit de dévouement et de sacrifice, l'élan, la générosité du zèle, la charité inépuisable envers le prochain, l'énergie dans toutes les nobles et fécondes entreprises. Il recommande à l'attention des Evêques les petits et les grands séminaires. Il fait l'éloge des méthodes traditionnelles pour les études.

Notre Concours

Cédant aux instances qui nous sont faites, nous proposons aux poètes que le sujet tentera, l'histoire contenue dans le No de septembre : « St Vincent de Paul recueillant les petits enfants. » Le tout ne doit pas dépasser 50 à 60 vers. Les manuscrits doivent nous être expédiés avant le 20 novembre.

Aux Instituteurs et Institutrices

Notre Revue a reçu le meilleur accueil parmi ceux qui s'occupent d'éducation. Afin d'encourager les instituteurs et institutrices à propager ces bonnes lectures, nous leur offriront un abonnement s'ils trouvent quatre abonnés.

Correspondance

Recommandations de Prières

Je recommande aux prières du Patronage un père de famille livré à la boisson ne venant presque plus à la maison.—Je vous demande de faire une neuvaine avec votre communauté et vos petits enfants. Si nous obtenons ce que nous demandons vous recevrez \$ 5.00 pour vos pauvres. Veuillez joindre aussi une intention particulière. Mme. E. H. T.—Je sollicite par la présente le secours des prières de votre communauté et de celles de vos chers élèves pour le succès d'une neuvaine en l'honneur de N. D. de la Salette, neuvaine qui doit commencer *jeudi matin*. C'est un jeune homme qui demande à cette bonne Mère la guérison d'une maladie qui l'empêche d'embrasser l'état religieux vers lequel il aspire de tous ses vœux les plus ardents.—Veuillez s'il vous plaît faire une neuvaine en l'honneur de la Sto Vierge et St Antoine de Padoue pour une affaire importante, ainsi que pour la guérison de trois malades. Ayez donc aussi la bonté de prier pour trois personnes mortes. Je promets de recevoir les Fleurs de la Charité tant qu'il sera possible, quand il me faudrait prendre sur le nécessaire. Je me recommande à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de vos bons enfants. Dès que je pourrai, je ferai une aumône à vos enfants pauvres. Mme. G. F.—Je vous prie de vouloir bien faire une neuvaine par vos enfants et votre communauté en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, à St Antoine de Padoue, et à la bonne Ste Anne pour obtenir la grâce de réussir dans mes affaires. Je promets \$ 3.00 par \$ 100.00 dans les recettes que je ferai d'ici au 5 octobre 1899. M. T. D.—Je me recommande aux prières de votre communauté d'une manière spéciale pour obtenir une grande grâce et si je l'obtiens d'ici au mois de Mai je promets d'habiller deux enfants pour la première communion et dans un an à pareille date j'en habillerai un autre. E. M.—Une neuvaine à St Joseph pour mon commerce. E. D. P.—Je viens vous demander le secours de vos prières et celles de vos petits enfants, en lesquels j'ai grande confiance pour le dénouement d'une affaire très sérieuse. Vous pouvez compter sur ma reconnaissance si j'obtiens cette faveur. Une abonnée.—Veuillez accepter deux piastres pour vos enfants avec recommandation à leurs prières pour obtenir une grâce. Une abonnée.—Recommandation à St Antoine. 0.50 avec promesse d'autre somme si je réussis dans mes affaires. E. B.—Je désire une neuvaine en l'honneur de St Antoine de Padoue pour une grande grâce que je veux obtenir depuis longtemps. Je vous promets une piastre le jour que je serai exaucée. J. A. R.

Reconnaissance

Mille remerciements à St Antoine de Padoue pour faveur obtenue après promesse faite de donner \$ 2.00 pour le pain des pauvres et de faire publier dans les Fleurs de la Charité. Ci-inclus \$ 2.00—Soyez assez bon d'insérer dans les Fleurs de la Charité une guérison obtenue par l'intercession de St Antoine de Padoue avec promesse de la faire publier. Mme. M. J.—Ci-inclus \$ 2.00 pour le pain de Saint Antoine de Padoue en accomplissement d'une promesse pour faveur obtenue. C. C. C. Une dame reconnaissante à St Antoine \$1.00.—Remerciements à St Antoine pour une guérison obtenue après promesse de la faire publier. Mme H. L. L.—Si j'obtiens la position que je désire je m'engage à donner 25 cts par mois.—Remerciements à St Antoine. \$5.00 pour vos enfants. A. J.—\$5.00 Les premiers honoraires d'un jeune avocat tel que promis, sont pour les pauvres de St Antoine et du Patronage de Québec.



A LA MÉMOIRE
DE NOS
BIENFAITEURS DEFUNTS

Rév. M. HOFFMANN, curé de Charlesbourg

M. PROSPER VERRET

M. JOSEPH VANDRY

M^{me} JOSEPHINE PERRON

M. LOUIS GARNEAU

M^{lle} E. DUGAL

M. CH. P. L. DE MARTIGNY

M^{me} G. BURROUGHS

M^{me} LOUIS BILODEAU

Un service sera chanté à leur intention le 2 novembre à 8 hrs. A. M., dans la chapelle du Patronage. Parents et amis sont particulièrement invités.